

**Mardi 6 septembre**

**C**ETTE fois, la réalité ressemble à ce que je n'osais plus imaginer. Dans le Valois, d'où j'arrive, c'était l'automne déjà; un jour nous avons même allumé du feu. Ainsi serai-je passé de cette pluie et de ce froid à un Malagar azuré, brûlant que je désespérais de retrouver jamais — un Malagar qui n'a pas souvent cet aspect; et

quand il l'a il ne se trouve d'habitude aucun visiteur pour s'en réjouir avec nous : comme ces visages qui ne resplendissent qu'à certaines heures, pour ceux qui les aiment et qui s'éteignent et deviennent morts dès qu'un étranger les regarde — ou plutôt comme ces êtres dont le charme ne tient pas à des traits réguliers, à la ligne du corps, ni à ce qui le revêt; il faut les aimer pour les voir tels qu'ils sont (ou qu'ils ne sont pas? comment en décider?) Surtout il faut les avoir aimés : mon amour de cette vieille propriété, je dois le mettre au passé, comme tout le reste. Un jour tel que celui-ci m'impose une plongée magique (et horrible) dans ce qui est à jamais fini. Même ces deux crapauds énormes, si communs autrefois, et que j'observais hier dans la prairie ne me paraissaient pas vrais. Moi qui en ai eu tant de dégoût dans mon enfance, je regardais ces deux-là presque avec affection; je posais sur eux le même regard attendri que Colette à la fin de *La Retraite sentimentale* (je me souviens du crapaud, de la chauve-souris et du hérisson qui en traversent le dernier chapitre). Plus irréelle encore la caille que j'ai levée ce matin dans la vigne...

Mais le beau temps se paie cher : cet azur des vacances d'autrefois incite les ennemis mortels de nos vieilles demeures à venir au-dessus d'elles franchir le mur du son. Ce matin, ce fut incessant. Nos murs à nous, nos pauvres murs trois fois séculaires, à chaque coup frémissent. L'indifférence des pouvoirs publics à cet attentat perpétré contre ce qui subsiste d'un passé humain dans ce monde inhumain, je m'en afflige ou je m'en irrite selon mon humeur. A qui se plaindre? Ce n'est pas le régime qu'on se sent en droit de dénoncer. Il aura organisé pour le mieux, ou pour le moins mal, une destruction inéluctable et qui est la loi de la vie. Je m'y sou mets, je ne regimbe pas, mais je me sens étranger et plus qu'étranger à presque tout : je ne lis rien, je ne vois rien, je n'entends rien qui ne me donne la sensation d'être un homme déporté sur un continent où il ne retrouve que des traces de ce qu'il a cru, de ce qu'il a aimé : dépaysement absolu, dépaysement sans remède. Si je n'étais religieux, si le vieux cyprin n'avait le bassin catholique où, en dépit de tous les changements et de toutes les agitations de surface, il retrouve ses refuges bien-aimés, on le verrait depuis longtemps flotter le ventre en l'air, comme les poissons de nos rivières polluées.

Cela va plus loin et plus profond qu'un désaccord d'ordre littéraire. Je lisais ces jours-ci des commentaires aux livres qui marquent, nous assure-t-on, le tournant en philosophie (en particulier *Les Mots et les Choses* de Michel Foucault). Voici donc une étonnante nouvelle : « L'image de l'homme léguée par l'humanisme — conscience qui veut et qui ne

veut pas, en proie au tragique de la connaissance de soi et du choix personnel — s'efface. » C'est vous qui le décidez. Mais si elle a été, cette conscience, qui pourrait faire qu'elle ne fût plus? Sartre, qui était l'adversaire, vous finirez par me le rendre fraternel...

J'en suis là de ma réflexion lorsqu'un nouveau coup formidable ébranle Malagar jusque dans ses fondements. L'avion s'éloigne, laissant derrière lui une route lactée. Il ne fait aucun doute pour moi qu'il ne faut point chercher d'autre raison à ce miroir de Venise qui s'est détaché du mur l'an dernier, qui n'a pu qu'écorcher ma jambe, mais si je l'avais reçu sur le crâne...

Tout gaulliste que je suis, je suggère aux députés de tous les partis de faire campagne, dans nos campagnes, contre ces attentats de l'aviation militaire. Cette indifférence, ce mépris d'une technocratie sans entrailles pour les êtres de chair et de sang que nous sommes, je commence à ne le plus pouvoir souffrir. Ce jour « doré et blond comme une pêche » (eût dit Jammes) j'en viens à regretter sa pureté puisqu'elle a permis aux escaladeurs du mur du son de s'en donner à cœur joie. Et que cela soit nécessaire, inévitable, j'y consens, car je ne suis pas fermé à vos raisons. Mais pourquoi au-dessus de cette contrée peuplée et non au-dessus de la mer déserte?

Cette campagne endormie, cette campagne inconnue, il ne s'y est pas bâti dix maisons depuis mon enfance, presque aucune goutte n'y passe du flot humain qui roule à deux pas vers les Pyrénées. Non qu'à Malagar il n'y ait rien de changé. Il a fallu abattre les vieux pruniers à l'extrémité des rêges, depuis que le tracteur a remplacé les bœufs. Il reste un cheval sur la propriété, dernier témoin de l'ère animale — et humaine. Les bœufs : j'ai dû être un des derniers à m'en servir. C'est fini : je ne verrai plus ces lentes échines rousses avancer lentement au-dessus des vignes. Je n'entendrai plus le « Caubet! Lauret! » du laboureur qui avait changé bien souvent depuis mon enfance, mais c'était toujours la même intonation monotone, les mêmes mots de ce patois que j'ai connu vivant, et qui est désormais une langue morte.